

## Ciné-Bulles

### **Une lueur d'espoir / *L'Affaire Dumont* de Podz, Québec, 2012, 120 min**

Luc Laporte-Rainville

---

Volume 30, numéro 4, automne 2012

URI : [id.erudit.org/iderudit/67502ac](https://id.erudit.org/iderudit/67502ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)  
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Laporte-Rainville, L. (2012). Une lueur d'espoir / *L'Affaire Dumont* de Podz, Québec, 2012, 120 min. *Ciné-Bulles*, 30(4), 24–25.

---

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---

**érudit**

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

# Une lueur d’espoir



Photos: Yan Turcotte

LUC LAPORTE-RAINVILLE

Podz est l’un des cinéastes les plus pertinents de sa génération. Son cinéma, remède aux historiettes fleur bleue, saute à la gorge du spectateur, le brasse pour l’obliger à sortir de sa zone de confort — bulle apaisante en marge du monde. **L’Affaire Dumont**, son troisième film, s’inscrit d’emblée dans une démarche où la critique sociale côtoie une recherche formelle exigeante. Une gifle cinématographique difficile à apprécier, mais d’une indéniable virtuosité.

On y suit le parcours de Michel Dumont qui, du jour au lendemain, est accusé d’une agression sexuelle qu’il n’a pas commise. Condamné par une juge intraitable, l’homme s’appuie sur la pugnacité de sa nouvelle flamme, Solange, pour faire éclater la vérité et ainsi s’extirper des rouages kafkaïens d’un système judiciaire qui le broie peu à peu.

Arborant le sceau peu enviable « d’histoire vraie », le film évite adroitement de sombrer dans le misérabilisme d’usage. Cela grâce au doigté du réalisateur qui, loin de sortir l’artillerie lourde, s’en tient à une mise en scène âpre et sèche,

créant une atmosphère étouffante. Prenons par exemple les scènes tournées dans les salles d’audience où l’espace n’est pas toujours découpé en grossiers champs-contrechamps. Les plans moyens et d’ensemble y sont privilégiés, ce qui permet d’insister sur le caractère impersonnel des prétoires pour mieux forger un sentiment légitime d’oppression. Il en va de même de la photographie de Bernard Couture, dont les teintes grisâtres épousent, sans trop appuyer, cette déshumanisation des lieux. Une désolation à l’image de Dumont lui-même, accablé par une horde de gens refusant de croire en son innocence.

Inhérente à la stylistique de Podz, cette décrépitude de l’âme humaine est incarnée par le huis clos. Sous-sol d’un chalet (**Les Sept Jours du talion**), centre pour jeunes délinquants (10 ½), chaque espace restreint est une occasion pour le cinéaste de mettre en images le sentiment d’enfermement qui habite ses personnages. Un emprisonnement psychologique faisant écho aux démons intérieurs qui les minent, jusqu’à destruction.

Dans **L’Affaire Dumont**, cet usage symbolique se manifeste non seulement dans les salles de cour, mais aussi dans le pénitencier où l’homme purge sa peine. Même les résidences privées fréquentées par le protagoniste sont de ce ressort, comme le démontre la poignante scène dans laquelle Dumont avoue à Solange, qu’il connaît à peine, être accusé d’agression sexuelle. Le salon mal éclairé de l’appartement et le store qui bloque partiellement la lumière du jour sont autant de métaphores visuelles de son désespoir intériorisé, réprimé.

Certes, la situation n’aurait pas autant d’impact sans l’incroyable prestation de Marc-André Grondin. Dans le rôle de l’incriminé, il est tout simplement phénoménal. Son travail sur le corps est d’une telle retenue qu’on le sent constamment sur le point de craquer. La rigidité de ses gestes et son regard fuyant créent d’emblée le sentiment qu’il est le prisonnier d’une geôle qui enchaîne tout individu à un passé inavouable.

À ce jeu physique s’ajoutent de brefs *flash-back* qui approfondissent, sans



pour autant donner dans l'explication psychologisante, le mal-être du personnage. L'homme a eu une jeunesse difficile. La séquence où on le voit se faire malmener par sa mère l'illustre bien : il est forcé par cette dernière de regarder, dans la toilette, les restes d'une fausse couche qu'elle a subie. La femme va même jusqu'à accuser son fils d'être responsable de ce drame. Un événement qui laisse des traces, tout en suggérant des pistes de réponses à la tension physique décelable chez ce garçon devenu adulte. La peur de l'autre, sans doute...

On pourrait bien sûr reprocher à Podz de se répéter, tant **L'Affaire Dumont** s'inscrit dans une esthétique déjà mise en œuvre dans ses précédents longs métrages. Mais ce serait une réelle méprise vis-à-vis de la démarche du réalisateur. Son cinéma, loin de stagner, se modifie chaque fois, ne serait-ce que par l'emploi qu'il fait de la trame musicale minimaliste appuyant judicieusement les enjeux dramatiques du récit — ce qui n'était pas le cas dans **Les Sept Jours du talion** ou **10 ½**. La principale nouveauté, dans ce film, réside justement dans cette lumière

salvatrice qui illumine la noirceur intrinsèque de l'histoire. Car si les précédents films du cinéaste ne laissaient entrevoir aucun espoir, celui-ci suggère que tout chemin de croix mène à un certain bonheur. Ainsi, Dumont aura beau souffrir, la vérité finira par le libérer de son indicible calvaire. Sa femme Solange, dignement interprétée par Marilyn Castonguay, saura remettre les pendules à l'heure. Elle est le cœur battant du récit, la bouffée d'oxygène qui permet au spectateur de reprendre son souffle devant tant de pessimisme. Sa lutte pour la justice fait d'elle une authentique héroïne. En témoigne la scène où elle rencontre un nouvel avocat, afin de lui présenter la documentation qu'elle a amassée pour innocenter son mari. Ahuri, le professionnel dira spontanément : « Vous avez fait ça toute seule ? » Phrase qui en dit long sur la tâche colossale entreprise par cette battante. Et preuve de l'amour indéniable qu'elle porte à son époux, alors que ce dernier ne croit plus au bonheur.

Pour tout dire, s'il n'y avait qu'une chose à reprocher au film de Podz, ce serait la décision d'inclure des images d'archives.

Quand Dumont sort de prison, les images d'un reportage télévisuel prennent le pas sur la fiction. Ce parti pris documentaire n'apporte strictement rien à l'ensemble; il ne fait qu'insister sur ce qu'on sait déjà, soit que le film tire sa source d'un fait véridique. Mais cette scorie n'entache en rien le résultat final : un film percutant dont la noirceur s'estompe au profit d'une lumière présageant de beaux lendemains. Podz était jadis pessimiste; il est devenu humaniste. ▀



Québec / 2012 / 120 min

**RÉAL.** Podz (Daniel Grou) **SCÉN.** Danielle Dansereau  
**IMAGE** Bernard Couture **SON** Michel Lecoufle,  
 Pierre-Jules Audet et Luc Boudrias **MUS.** Man An  
 Ocean **MONT.** Valérie Héroux **PROD.** Nicole Robert  
**INT.** Marc-André Grondin, Marilyn Castonguay,  
 Sarianne Cormier, Kathleen Fortin, Martin Dubreuil  
**DIST.** Alliance Vivafilm